

REVAZ Olivier

LE SEXE DU SERPENT

L'analyse psychanalytique des connotations possibles de la figure du dragon de l'Apocalypse et du serpent de la Genèse met en évidence des enjeux qu'on retrouve dans les troubles alimentaires, ce qui ouvre la discussion sur la prévalence féminine de ces troubles, et en retour, sur l'identité sexuelle des protagonistes de ces textes.

Je vais commencer par évoquer les connotations possibles de la figure du dragon par rapport à la symbolique liée au développement psychogénétique. Je ferai ensuite le lien entre le dragon de l'Apocalypse et le serpent de la Genèse. Ces considérations m'amèneront à une illustration psychopathologique et à une hypothèse explicative concernant la forme que prennent les symptômes dans les troubles alimentaires.

LE DRAGON DE L'APOCALYPSE

Dans les textes que j'ai consultés, le dragon est surtout associé à la figure de la mère archaïque (Jung, 1953; Cazenave, 1996). Cette association me semble devoir être complétée par l'objet de cette mère, d'ailleurs indistinct d'elle à cette période, à savoir l'enfant de la phase orale, en particulier orale-sadique. Dans le test de Rorschach, c'est cette connotation que Schafer (1954) attribue à la réponse "dragon". Le dragon a toujours une gueule proéminente, la plupart du temps ouverte, prête à mordre, à vomir (de l'eau dans notre texte) ou à cracher (du feu le plus souvent, mais aussi de la vapeur). Dans le texte de l'Apocalypse, le dragon veut dévorer l'enfant à naître. En outre, le dragon porte des cornes, et les attributs qui permettent de piquer ou percer sont classiquement associés, par analogie avec les dents, au sadisme oral (Schafer, 1954). Il en va de même évidemment pour les griffes, attribut qui est associé au dragon lorsqu'on lui prête des pattes (il est aussi appelé aigle dans le texte de l'Apocalypse, l'aigle possédant non seulement des griffes mais aussi un bec dont la connotation de transperçement oral est évidente). Dans le même ordre d'idées, les dragons sont souvent affublés d'une crête de piquants, et leur queue est souvent hérissée de piques.

Outre la connotation orale-sadique que présente le dragon, on trouve parallèlement une importante composante anale-sadique. J'ai été surpris

de n'y voir aucune allusion dans les textes que j'ai consultés, tant les éléments à connotation anale me paraissent nombreux:

_ en premier lieu, de par sa forme et sa sinuosité, le dragon a en commun avec le serpent, auquel il est apparenté (dans le texte de l'Apocalypse, il est aussi appelé serpent), une similitude avec les fèces. En outre, le serpent est dissimulé (le dragon vit dans des cavernes ou sous la terre), il se déplace en ondulant, ce qui rappelle le trajet de la matière fécale dans et hors de l'intestin, et sa connotation agressive peut renvoyer autant au sadisme oral qu'anal. D'une certaine façon, le dragon se présente comme un serpent auquel on aurait surajouté des éléments liés à la symbolique anale. Ces éléments varient en fonction des récits, des cultures et des époques, certains n'apparaissant que dans certains récits ou certaines régions, mais ils renvoient à mon avis toujours à la même thématique. Les éléments suivants reprennent essentiellement les attributs du dragon de l'Apocalypse.

_ il est rouge-feu, ce qui peut être associé à la chaleur des fèces. Dans d'autres textes, il est précisé que le dragon serait un animal à sang chaud, contrairement à ce que laisse penser son analogie avec les reptiles. Le feu qu'il a souvent la capacité de cracher, peut être compris de la même façon. A noter que ce feu proviendrait de l'expulsion d'un gaz qui s'enflamme, et que l'haleine du dragon serait d'une pestilence insoutenable.

_ il porte des diadèmes. La connotation anale des pierres précieuses est bien connue dans la symbolique psychanalytique (p.ex. Abraham). Dans de nombreuses représentations, le dragon porte ou est le gardien d'une ou plusieurs perles.

_ il a des ailes, ce qui peut être compris comme une analogie avec les fèces qui sont suspendues en l'air puis tombent, caractéristique qui apparaît cependant pour l'enfant seulement au moment de l'apprentissage de la propreté. Je reviendrai plus loin sur ce détail.

_ le dragon a été assimilé en occident aux énergies primordiales que l'homme porte en lui, au bouillonnement des pulsions, en particulier aux forces destructrices (sadisme), et par là au mal. Vaincre le dragon, c'est maîtriser sa vie intérieure. Le dragon symbolise ainsi l'enjeu de la maîtrise, en particulier de la maîtrise de l'agressivité et des pulsions destructrices, problématique éminemment anale (Bergeret, 1995). Souvent, le dragon est décrit comme le gardien d'un trésor: parvenir à vaincre le dragon, à le maîtriser, donne accès à un trésor, de la même

façon que la maîtrise anale donne l'accès à la possibilité de donner un cadeau aux parents et de recevoir leur gratification. C'est ainsi que le dragon peut être une figure à connotation positive (en Asie, cette connotation est plus prégnante), au sens où il invite à la maîtrise, et on trouve de nombreux dragons qui apparaissent comme des gardiens dans un domaine particulier, un peu à la façon de nos saints. Par exemple, on trouverait dans certaines régions d'Asie, gravé au fond des assiettes et des plats, le dragon de la glotonnerie, pour inviter les humains à la tempérance. Il est aussi utilisé comme emblème, et apparaît sur des écussons royaux, ce qu'on peut interpréter comme l'affirmation de la possession/maîtrise de la puissance.

_ les attributs perçants mentionnés ci-dessus (cornes, griffes, piques) peuvent être compris comme des éléments à connotation sadique-orale de par l'analogie avec les dents, mais aussi de façon sadique-anale par analogie avec l'agression intervenant par l'orifice anal : la pénétration agressive peut être vue comme la réciproque de l'expulsion sadique à travers l'orifice anal, et reposant sur une équivalence inconsciente entre "entrer" et "sortir", entre "agresseur" et "agressé". La compréhension du rôle de l'homosexualité dans la paranoïa comme une crainte secondairement érotisée de la pénétration destructrice anale (menace imprévisible), plutôt que comme un mouvement pulsionnel à l'origine de la projection, s'accorde avec cette perspective (Racamier et Chasseguet-Smirgel (1966) retracent les critiques faites à la théorie freudienne à ce sujet).

_ la destruction par la bouche renvoie évidemment à l'oralité de par la zone concernée. Cependant l'action de mordre n'a pas à mon avis la même connotation que celle de vomir ou de cracher, même si certains auteurs (Schafer, 1954; Anna Freud, 1965) interprètent ces actions de façon similaire. Bergeret (1974) fait une analyse à mon avis plus fine en associant sucer avec le premier sous-stade oral, mordre et dévorer avec le second sous-stade oral, incorporer et expulser avec le premier sous-stade anal. Lorsque le dragon dévore, il utilise sa gueule de façon sadique-orale; lorsqu'il vomit un fleuve d'eau ou lorsqu'il crache du feu, il utilise sa gueule de façon sadique-anale (et urétrale). Notons que la capacité de cracher est également commune à certaines espèces de serpents. En outre, le serpent engloutit sa proie entière sans la mâcher, sans la mordre, ce qui renvoie au même mécanisme de propulsion, mais à l'envers (équivalence entre "entrer" et "sortir").

En résumé, le dragon présente de façon exacerbée un mélange qu'on trouve déjà dans la figure du serpent, à savoir une combinaison entre une connotation orale-sadique et une connotation anale-sadique. Ce double statut en fait un monstre mais aussi une figure toute-puissante, à cheval

entre deux registres, qui symboliserait l'économie possible du deuil de l'oralité et de la symbiose à laquelle elle est associée. Tout se passe comme si le serpent/dragon démontrait qu'on peut traverser la phase anale sans avoir à abandonner la symbiose. Comme si on pouvait continuer à fonctionner de façon principalement orale après avoir acquis tous les attributs de l'analité. La démultiplication des têtes peut être comprise dans ce sens, comme si elle contrecarrait le risque de la perte de la prépondérance de la zone orale. La démultiplication (ou le dédoublement) apparaît en effet comme un mécanisme de défense contre l'angoisse de perte, où il s'agit de démultiplier ce dont on craint la perte. L'objet transitionnel se présente comme un double de la mère dont la perte est crainte; l'objet fétiche se présente comme un double du pénis dont la perte (ou l'absence chez la mère) est crainte; l'âme se présente comme un double immortel de la personne dont la perte de la vie est crainte (Rank, 1924); sans parler du mythe de la démultiplication des pains dans l'Évangile. Tout a été dit sur la démultiplication, il ne lui manque apparemment que la reconnaissance de sa place parmi les mécanismes de défense fondamentaux.

Le dragon, de par sa double connotation, montre une prépondérance de la zone orale dans son fonctionnement alors qu'il présente une identité anale qui transparaît dans tous ses attributs. En outre, la façon dont il utilise sa gueule traduit une confusion entre oralité et analité qui entretient l'illusion que l'analité pourrait être jouée dans la zone orale.

En donnant une fonction anale à la zone orale, la figure du dragon traduit le fantasme qu'on pourrait éviter le déplacement de la zone érogène de la bouche à l'anus, qu'on pourrait arrêter le temps en quelque sorte, voire le remonter (le serpent est parfois associé, de par ses mues, au rajeunissement (Cazenave, 1996)). Dans le même ordre d'idées, donner des ailes aux fèces, c'est faire en sorte qu'elles ne tombent pas, c'est-à-dire rester au temps antérieur à l'apprentissage de la propreté, et à la séparation qu'il implique. Dans le texte de l'Apocalypse, les ailes sont finalement enlevées au dragon, ce qui peut être compris comme l'échec de cette tentative de régression.

Si on comprend de cette façon la symbolique du dragon, le texte de l'Apocalypse peut être lu de façon psychanalytique comme l'expression de la réaction de l'enfant à la catastrophe de la perte de la symbiose. Cet enfant serait alors représenté sur le mode de la métonymie sous la forme d'un dragon, ce qui le situe chronologiquement à la période de transition entre la phase orale et la phase anale, et peut être compris comme le symbole de son désir de pouvoir conserver les prérogatives de l'oralité, à savoir les prérogatives de la symbiose, malgré qu'il a acquis les attributs fonctionnels de l'analité. Réaction de fureur et tentative d'évitement de la

fatalité de la séparation. Dans une telle perspective, le personnage féminin apparaît comme une mère enceinte du "petit frère" de l'enfant-dragon, ce qui stigmatise évidemment la perte de la symbiose d'une autre façon. Le fait que l'enfant à naître soit un garçon ne fait qu'accentuer le drame vécu par l'enfant sevré, si on considère qu'à l'époque où est écrit ce texte, un garçon focalise davantage l'attention des parents. On comprend aussi que le dragon tente de "dévorer l'enfant dès sa naissance". Il ne s'en prend d'abord pas à la mère, avec laquelle il souhaite rétablir la symbiose. Ce n'est qu'en voyant qu'il n'y parvient pas, qu'il "ne se trouvait plus de place pour lui dans le ciel", qu'il tente d'agresser la mère.

Le dragon est donc chassé du ciel, ce qui n'est pas sans rappeler bien entendu le texte de la Genèse. L'analogie entre le dragon et le serpent est d'ailleurs explicite dans le texte, et probablement que beaucoup d'encre a déjà coulé à ce sujet. Cependant, l'angle de vue adopté ici n'a peut-être pas encore été développé.

LE SERPENT DE LA GENÈSE

Sur le plan symbolique, on associe généralement le serpent, comme le dragon, à la figure de la mère primitive (Cazenave, 1996). Mais le serpent présente également une connotation phallique qui a été soulignée par les psychanalystes, et on connaît bien l'interprétation sexuelle qu'ils ont fait de l'épisode du serpent et du fruit défendu (Abraham, 1909; Jung, 1953). Je suis étonné là aussi qu'aucune allusion à l'analité n'apparaisse dans les textes que j'ai consultés. Sans que la connotation phallique soit à rejeter (le serpent apparaît comme une figure polysémique), je pense qu'elle a occulté la connotation anale, qui me paraît riche en significations. Peut-être par ailleurs que la référence à la mère primitive a occulté la référence à son objet, à savoir l'enfant du début du développement psychogénétique.

Le serpent, comme je l'ai mentionné plus haut, présente à mon avis la même connotation que le dragon, celui-ci offrant simplement, en tant qu'animal fictif, des attributs symboliques qui surdéterminent ceux du serpent. Or le texte de la Genèse me paraît pouvoir être interprété tout à fait de la même façon que celui de l'Apocalypse. On a sûrement déjà dit que la chute du Paradis pouvait être comparée à la perte de la symbiose. Le serpent me paraît confirmer cette lecture. Car voilà un bien curieux serpent: pourquoi diable (!) ne se contente-t-il pas de mordre, comme les autres serpents? Pourquoi se complique-t-il la vie en recourant à un fruit? En fait, s'il avait mordu, on aurait déjà pu faire la même lecture que pour l'Apocalypse, c'est-à-dire celle d'une régression du sadisme anal au

sadisme oral. Mais le serpent de la Genèse fait mieux que le dragon de l'Apocalypse, il offre un fruit, c'est-à-dire qu'il offre la régression à la bienheureuse phase orale-réceptive. Cette phase est qualifiée par Abraham de phase pré-ambivalente, par opposition aux deux phases qui suivent (orale-sadique et anale-sadique), qui sont caractérisées par l'ambivalence. En d'autres termes, dans le jardin d'Eden, royaume merveilleux de l'oralité réceptive, au moment où arrive le serpent (au moment où les fèces arrivent dans l'univers de l'enfant et de ses parents comme un objet d'investissement particulier), il offre la possibilité de revenir à la période bienheureuse où il n'était pas encore là. Celui par qui le scandale de la perte de la symbiose arrive porte avec lui un attribut qui le rendrait inoffensif, qui correspondrait à un déni de cette perte. On se croirait dans un rêve où, au moment où un monstre survient qui risquerait de susciter une angoisse occasionnant le réveil du rêveur (cauchemar), il est affublé d'un attribut qui permet à celui-ci de continuer à dormir tranquille...

Le fruit défendu, fruit de la connaissance du bien et du mal, est présenté généralement comme l'objet d'une progression prématurée. Si on se réfère à ce qui précède, on peut dire que le fruit défendu symbolise au contraire une régression interdite, contraire à la loi du temps. Plutôt qu'une transgression sanctionnée par un "trop tôt", il s'agirait d'une transgression sanctionnée par un "trop tard". L'interdit ne serait donc pas de manger le fruit, mais de le faire au mauvais moment, quand le serpent est là et que c'est de lui qu'il faudrait s'occuper (désinvestir la zone orale et investir la zone anale). Ainsi, le fruit défendu peut être compris comme le sein refusé au moment du sevrage. L'enfant veut le manger non pas pour progresser, mais au contraire pour retourner à la symbiose. C'est également dans ce sens régressif qu'on peut comprendre l'attitude du serpent qui fait croire à Eve que l'arbre de mort est en réalité l'arbre de vie: qu'on peut remplacer une fin par un commencement (rappelons que le serpent est perçu comme un détenteur du secret du rajeunissement de par sa capacité à muer)...

En d'autres termes, dans la lecture présentée ici, il manque une négation dans le pouvoir qui est attribué au fruit défendu, de la même façon que la négation manque dans l'inconscient et dans le langage du rêve: manger le fruit reviendrait précisément à ne pas avoir à acquérir les catégories du bien et du mal, demeurer dans la pré-ambivalence et ne pas être exposé aux sanctions. La période anale marque le début de la morale pour l'enfant, au sens où son contrôle sphinctérien lui permet de décider s'il se comporte en accord avec l'attente des parents, ce qui est sanctionné par leur encouragement ("c'est bien!"), ou s'il dit "non" à l'autorité.

De ce point de vue, dans le texte de la Genèse c'est plutôt Adam et Eve qui représentent l'enfant, et Dieu la figure parentale qui sanctionne. Il y aurait deux niveaux de lecture qui s'entrecroisent: l'un où le serpent représente l'enfant, et Adam et Eve les parents, et l'autre où Adam et Eve représentent l'enfant, et Dieu une figure parentale combinée (nourricière et garante de la loi). Le glissement du premier niveau au second coïncide avec l'acceptation du fruit: en mangeant eux-mêmes le fruit plutôt que d'accepter simplement que l'enfant-serpent le mange, Adam et Eve endossent l'identité de l'enfant. Ce type de glissement confirme la similitude entre mythe et rêve soulignée par Abraham (1909), car il rappelle ceux qu'on trouve dans les scènes oniriques et qui traduisent les processus primaires de condensation et de déplacement. En effet, après avoir mangé la pomme, ce sont Adam et Eve qui présentent les attributs de l'analité: en se voyant nus, ils se cachent, et tentent de se cacher de Dieu: ce passage peut également être rattaché à l'apparition d'une autonomie chez l'enfant à l'orée de l'analité, qui perçoit son identité distincte (se voir nu) grâce au développement de sa capacité de regard réflexif (se voir soi-même) dont Lacan (1949) a décrit l'apparition au stade du miroir, qui commence à percevoir la différence des sexes (Adam se découvre garçon et Eve se découvre fille), qui s'approprie un espace propre et qui ne veut plus être totalement à la merci de sa mère (se cacher). Cet aspect-là de l'analité peut être accepté par l'enfant, puisqu'il va dans le sens du principe de plaisir. Il serait évidemment réducteur de dire que tout ce qui est rattaché à l'oralité serait recherché, et tout ce qui est lié à l'analité serait rejeté: l'enfant souhaiterait garder les avantages de l'oralité tout en ne prenant que les avantages de l'analité.

Tout se passe comme si le récit mettait en scène deux scénarios différents simultanément, à la façon de certains films: l'un où les parents (Adam et Eve) acceptent la transgression de l'enfant (le serpent), et l'autre, plus proche du texte de l'Apocalypse, où les parents (Dieu) la refusent à l'enfant (Adam et Eve) et la sanctionnent. Dans le second scénario, le serpent apparaît davantage comme une mère tentatrice, une mère qui encourage l'enfant à demeurer dans la symbiose (rappelons que la figure du serpent peut renvoyer autant à la mère primitive qu'à son objet).

Le fait que la pomme soit offerte à Eve plutôt qu'à Adam s'accorde évidemment de façon naturelle à cette lecture. Eve y apparaît alors comme une mère à laquelle l'enfant arrivé à la période du sevrage propose d'être complice de cette transgression, de rester avec lui dans la symbiose. L'enfant-serpent (Genèse) comme l'enfant-dragon (Apocalypse) tente d'obtenir de sa mère qu'elle cesse de l'en éloigner en le sevrant et en lui apprenant la propreté. Dans le texte de l'Apocalypse, le refus de la mère est sans équivoque. Dans la Genèse, on verrait une mère plus complaisante, même si la sanction demeure tout de même la chute du

jardin de l'oralité réceptive, c'est-à-dire la perte de la symbiose. De ce point de vue, la moralité de la femme (Eve) n'est évidemment pas à comparer avec celle de l'homme (Adam), la femme est simplement plus directement concernée par la question. La tentation d'Eve me paraît traduire une tentation bien courante et bien naturelle chez toute mère, celle de demeurer davantage que nécessaire dans un rapport symbiotique avec son enfant, tentation entretenue par l'enfant-serpent, l'enfant arrivé à l'orée du stade anal (voir l'image plus bas).

Le père, qui est incarné dans cette lecture par Adam, peut soit jouer le rôle du tiers qui intervient pour garantir la séparation entre l'enfant et la mère, soit accepter que la symbiose se poursuive entre la mère et l'enfant, et partager la complicité de la transgression, partager le fruit. Cette lecture rend bien compte des deux temps marqués par le texte de la Genèse: un premier temps où se joue l'attitude de la mère face à l'enfant, et un deuxième temps où se joue l'attitude du père dans le cas où la mère maintient la symbiose avec l'enfant.

On peut faire un lien entre ces épisodes des Ecritures et certains tableaux psycho-pathologiques. En effet, toutes ces hypothèses me paraissent illustrées de façon très expressive par les troubles alimentaires. Elles permettent même de comprendre la forme si étrange que prennent ces symptômes, c'est-à-dire ne plus manger ou au contraire engouffrer la nourriture puis vomir.

L'ANOREXIQUE COMME ENFANT-DRAGON OU ENFANT-SERPENT

Je trouve que l'anorexique-boulimique se présente comme l'enfant-serpent ou l'enfant-dragon, car on retrouve chez elle l'amalgame entre oralité et analité. Plus précisément: l'anorexique-boulimique utilise sa bouche comme un anus. En effet:

— L'anorexique retient la nourriture de façon érotisée, elle éprouve le plaisir de retenir (la faim), de ne pas laisser passer par l'orifice. Sur le plan relationnel, elle opère un refus, dit "non" aux injonctions des parents pour qu'elle mange, de la même façon que l'enfant de la phase anale peut dire "non" au "cadeau" à offrir aux parents. Elle manifeste parfois un dégoût face à la nourriture, ce que Anna Freud (1965) a compris comme une analogie avec la matière fécale. On est bien là dans une problématique anale et non pas orale, simplement c'est une problématique anale mise en jeu dans la zone orale: pendant la période orale, il n'y a pas de maîtrise des sphincters, l'enfant est passif, ou du moins sa possibilité d'action est très limitée.

— Quant à la boulimique, elle engloutit et souvent expulse la nourriture, ce qui est également une attitude anale. L'engloutissement et l'expulsion sont des attitudes actives caractéristiques de l'analité: comme dit plus haut, l'oralité agressive prend la forme de la morsure, alors que l'analité agressive prend la forme de l'expulsion. L'engloutissement et le "gavement" ne sont que des expulsions inversées, "entrer" et "sortir" apparaissant comme équivalents. L'important, c'est que le passage par l'orifice se fasse sur le mode de la propulsion active, à la façon des sphincters, et surtout pas en mâchant dûment les aliments (à l'instar des serpents). L'entourage des boulimiques ne manque pas d'éprouver un dégoût à les voir se nourrir, dégoût qu'on peut aisément rattacher à l'analité (se souiller avec la nourriture). Dans l'anorexie, "entrer" et "sortir" sont aussi équivalents, puisque l'anorexique se retient de laisser entrer la nourriture, alors que dans la rétention anale, il s'agit de retenir de laisser sortir. L'important, c'est d'être actif pour ne pas laisser passer par l'orifice, toujours à la façon des sphincters.

Cette "confusion des orifices" n'a pas échappé à Kestenberg et al. (1972), qui écrivent: "C'est ainsi qu'il nous est, à maintes reprises, venu sous la plume de traiter bouche et anus comme deux orifices équivalents (vomissements = expulsion des fèces, ou introduction des suppositoires = doigt, par exemple); nous l'avons fait en suivant nos patients, qui, avec une fréquence remarquable, nous ont exprimé le fantasme d'un corps tube qui, rempli par un bout, se vide par l'autre" (p.204).

Pourquoi utiliser sa bouche comme un anus? En fait, les troubles alimentaires exprimeraient une forme de résistance au deuil qu'implique la poursuite du développement psycho-génétique, un refus de laisser la zone érogène organisatrice se déplacer de la bouche à l'anus, car ce déplacement est vécu comme une perte catastrophique de la symbiose. L'anorexique-boulimique, dans sa détresse de perdre les prérogatives de l'oralité, tente de détourner les enjeux de l'analité de la zone qui leur appartient pour les amener dans la zone orale, pour ne pas devoir quitter la symbiose avec laquelle cette zone est associée. Pour ce faire, elle opère une sorte de dissociation entre la zone anale et la fonction anale, fonction qui est déplacée dans la zone orale. Ce processus ne manque pas de rappeler l'hystérie, et plusieurs auteurs, notamment Lassègue (1873), Charcot (1885) et Freud (1893, 1895, 1905), ont situé les troubles alimentaires dans le cadre conceptuel de l'hystérie. Il serait également aisé de parler à propos des anorexiques de "belle indifférence", de même que de "dédoublement de personnalité" (la plupart des anorexiques décrivent deux personnalités en elles, l'une qui veut grandir et l'autre qui ne veut pas; une de mes patientes les avait même numérotées, et parlait de "la numéro un" et de "la numéro deux"). Cependant, les vicissitudes

liées à la transition entre oralité et analité situent plutôt le fonctionnement des sujets anorexiques-boulimiques entre psychose et perversion, c'est-à-dire dans un registre plus compatible avec la conception de l'hystérie en vigueur pendant la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle qu'avec la conception développée ensuite par Freud.

L'enjeu de la maîtrise est ainsi joué dans la zone orale (mais aussi en-dehors des zones érogènes, par exemple à travers les activités sportives ou intellectuelles, pourvu que la primauté de la zone orale et donc de la symbiose ne soit pas remise en question), et tout se passe comme si l'acquisition de cette maîtrise devait précisément être évitée à tout prix, ce qui signifierait encore une fois la perte de l'objet protecteur: les crises d'anorexie ou de boulimie se doivent ainsi de demeurer incontrôlables, et surtout ne pas permettre le fonctionnement autonome. Le dragon ne doit surtout pas être contrôlé. Il restera endormi jusqu'à l'adolescence, justement parce que la mère a calmé sa colère en acceptant de le garder auprès d'elle. Mais la mère n'est plus attendrie par un dragon devenant adulte, ce qui réveille sa furie. En outre, l'arrivée de la puberté déclenche des craintes de fécondation par la bouche. Il est probable en effet que les stades ultérieurs au stade anal subissent le même sort de dissociation entre zone et fonction. L'enjeu de toute-puissance associé à la phase phallique se jouerait dans la zone orale (être plus forte que la faim, que les pulsions, que les lois de la nature et du temps). De même, les enjeux génitaux peuvent être déplacés vers la zone orale, ce qui réactive les théories sexuelles infantiles de fécondation par la bouche. L'embonpoint devient alors synonyme de grossesse, et la cellule de graisse est investie d'un pouvoir équivalent à la fécondation, suscitant des réactions d'allure phobique.

La zone anale se trouve ainsi dépossédée de l'investissement qui lui revient: Kestenberg et al. (1972) font remarquer que la zone anale est effacée chez les anorexiques. L'utilisation de laxatifs ne fait que confirmer ce constat, comme si la fonction anale était insuffisamment opérante dans la zone anale, et que l'expulsion anale devait être soutenue par un agent externe.

Par ce stratagème de déplacement, l'anorexique-boulimique fait comme si elle pouvait arrêter le temps et même le remonter. Il semble évident que, pour pouvoir développer aussi loin ce stratagème, elle ait dû bénéficier de la complicité de sa mère. Le rôle de la mère a déjà été souligné dans ces problématiques, mais probablement que le lien avec Eve apparaît de ce point de vue comme inattendu...

EVE, MÈRE D'UNE FILLE-SERPENT ?

La question des troubles alimentaires nous amène alors à évoquer la question de la différence entre garçon et fille. Si on se réfère à la prépondérance très nettement féminine de ces troubles, on peut en chercher l'origine chez la mère: l'attitude de la mère favorisant ce mouvement de maintien d'un fonctionnement symbiotique au-delà de l'apparition des caractéristiques anales (maîtrise des sphincters) apparaîtrait plus souvent à propos d'une fille que d'un garçon (dans la deuxième lecture présentée ci-dessus, le serpent-mère offre le fruit à la fille-Eve, ce qu'on retrouve mis en scène de façon similaire dans le conte "Blanche-Neige et les sept nains"). L'identification de la mère à la fille peut favoriser une attitude surprotectrice, un maintien prolongé de la relation symbiotique: la symbiose est plus facile avec un autre semblable (ce qui explique l'occurrence importante de l'homosexualité chez les sujets de structure psychotique, et la proportion importante de sujets hospitalisés qui affirment être homosexuels, mais c'est un autre sujet). Or on sait que dès la phase anale, les enjeux concernant la différence des sexes apparaissent déjà. La centration sur la zone anale et urétrale met en avant la différence des sexes, ce qui facilite pour la mère d'un garçon un renoncement plus rapide au fonctionnement symbiotique avec un enfant dont la différence lui apparaît plus clairement. Avec une fille, la tentation de prolonger la symbiose par identification avec elle et par le souvenir de la propre symbiose vécue peut amener la mère à se montrer plus complaisante, comme Eve. On peut se demander si l'augmentation des cas de troubles alimentaires n'est pas liée à l'investissement actuel de l'enfant comme objet d'affection exclusivement, ce qui mettrait au second plan l'apprentissage des limites et offrirait un terrain favorable à la culture de la symbiose et à sa prolongation, particulièrement pour la fille.

Tout ceci pour arriver à la conclusion que l'enfant-serpent de la Genèse serait plutôt une fille, et que le serpent est donc une femelle...

Curieusement, Jung (1953) relève précisément que le serpent de la Genèse est "représenté aussi comme femelle par les artistes anciens" (p.192). Jung rattache cependant ce fait à la séduction féminine: "On conçoit aisément comme féminin le serpent du paradis, principe séducteur en la femme" (ibid. p.192). Cette lecture présente le serpent comme un double d'Eve et de sa séduction. Les hypothèses présentées ici offrent une tout autre explication à la représentation féminine du serpent, qui n'apparaît pas comme un double d'Eve, mais comme son enfant représenté de façon métonymique. De ce point de vue, l'illustration à laquelle se réfère Jung dans le passage cité offre un éclairage troublant (voir ci-dessous): l'image, datant de 1470 et intitulée "la tentation d'Eve", représente, face à face, Eve et un enfant avec des ailes et une queue de serpent, qui tient dans sa main un fruit et le présente à Eve.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

ABRAHAM, K., "Rêve et mythe. Contribution à l'étude de la psychologie collective" (1909), in Oeuvres complètes, T.1, tr. fr. Payot, Paris 1965.

BERGERET, J., La personnalité normale et pathologique, Bordas, Paris 1974.

BERGERET, J., "L'analité et la maîtrise": Revue française de psychanalyse 59 (1995), 659-682.

CAZENAVE, M., Encyclopédie des symboles, Librairie Générale Française, Paris 1996.

CHARCOT, J.-M., Leçons sur les maladies du système nerveux faites à la Salpêtrière, Delahaye, Paris 1885.

FREUD, A., Le normal et le pathologique chez l'enfant (1965), tr.fr. Gallimard, Paris 1968.

FREUD, S., "Un cas de guérison par l'hypnose" (1893), in Résultats, idées, problèmes, tr. fr. PUF, Paris 1984.

FREUD, S., "Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)" (1905), in Cinq psychanalyses, tr. fr. PUF, Paris 1975.

FREUD, S., BREUER, J., Etudes sur l'hystérie (1895), tr. fr. PUF, Paris 1956 (cas de Emmy von N...).

JUNG, C.G., Métamorphoses de l'âme et ses symboles, tr.fr. Georg, Genève 1953.

KESTEMBERG, E., KESTEMBERG, J., DECOBERT, S., La faim et le corps, PUF, Paris 1972.

LACAN, J., "Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique" (1949), in *Ecrits*, Seuil, Paris 1966.

LASSEGUE, E.-C., "De l'anorexie hystérique": *Arch. gén. Méd.* 21 (1873).

RACAMIER, P.-C., CHASSEGUET-SMIRGEL, J., "La révision du cas Schreber: revue" : *Revue française de psychanalyse* 30 (1966), 4-26.

RANK, O., *Don Juan et le double* (1924), tr. fr. Payot, Paris 1973.

SCHAFER, R., *Psychoanalytic interpretation in Rorschach testing: theory and application*, Grune & Stratton, New-York 1954.

Grandvaux, août 2002

RESUME : LE SEXE DU SERPENT

L'analyse psychanalytique des connotations possibles de la figure du dragon de l'Apocalypse et du serpent de la Genèse met en évidence des enjeux qu'on retrouve dans les troubles alimentaires, ce qui ouvre la discussion sur la prévalence féminine de ces troubles, et en retour, sur l'identité sexuelle des protagonistes de ces textes.

Le dragon de l'Apocalypse. Cette figure (tout comme le serpent) présente une combinaison entre une connotation orale-sadique et une connotation anale-sadique. Tout se passe comme si le dragon démontrait qu'on peut continuer à fonctionner de façon principalement orale et maintenir la symbiose après avoir acquis tous les attributs de l'analité.

Dans cette perspective, le texte de l'Apocalypse peut être lu de façon psychanalytique comme l'expression de la réaction de l'enfant à la catastrophe de la perte de la symbiose. Cet enfant serait alors représenté sur le mode de la métonymie sous la forme d'un dragon, furieux face à la fatalité de la séparation d'avec la mère enceinte d'un "petit frère".

Le serpent de la Genèse. Dans le jardin d'Eden, royaume merveilleux de l'oralité réceptive, au moment où arrive le serpent (au moment où les fèces arrivent dans l'univers de l'enfant et de ses parents comme un objet d'investissement particulier), il offre un fruit, c'est-à-dire la possibilité de revenir à la bienheureuse oralité réceptive.

Dans cette lecture, le fruit défendu apparaît non pas comme l'objet d'une progression prématurée, mais comme celui d'une régression interdite, impossible. Manger le fruit reviendrait à ne pas avoir à acquérir les catégories du bien et du mal, demeurer dans la pré-ambivalence (K. Abraham) et ne pas être exposé aux sanctions.

La tentation d'Eve paraît traduire alors une tentation bien courante et bien naturelle chez toute mère, celle de demeurer davantage que nécessaire dans un rapport symbiotique avec son enfant, tentation entretenue par l'enfant-serpent, l'enfant arrivé à l'orée du stade anal.

L'anorexique-boulimique comme enfant-dragon. Ces considérations sont illustrées par la forme si étrange que prennent les troubles alimentaires. En effet, l'anorexique-boulimique fait fonctionner sa bouche comme un anus. La rétention (de la faim dans l'anorexie), l'engouffrement et l'expulsion (boulimie) sont des activités éminemment anales qui sont mises en jeu dans la zone orale. En fait, les troubles alimentaires exprimeraient un refus de laisser la zone érogène organisatrice se déplacer de la bouche à l'anus, car ce déplacement est vécu comme une perte catastrophique de la symbiose.

Si on se réfère à la prépondérance très nettement féminine de ces troubles, on peut en chercher l'origine dans l'identification de la mère à la fille, qui peut favoriser une attitude surprotectrice, un maintien prolongé de la relation symbiotique.

Tout ceci pour arriver à la conclusion que l'enfant-serpent de la Genèse serait plutôt une fille, et que le serpent est donc une femelle...

Curieusement, c'est effectivement ainsi que cette figure est souvent représentée, et on trouve même le serpent de la Genèse figuré sous la forme d'un enfant avec des ailes et une queue de serpent.

AIEMPR Groupe Suisse

Olivier Revaz

EL SEXO DE LA SERPIENTE

El análisis psicoanalítico de las connotaciones posibles de la figura del dragón del Apocalipsis y de la serpiente del Génesis muestra lo que está en juego en los trastornos de la alimentación, lo cual abre el debate sobre la prevalencia femenina de estos trastornos y al mismo tiempo sobre la identidad sexual de los protagonistas de esos textos.

El dragón del Apocalipsis. Esta figura (como también la serpiente del Apocalipsis) presenta una combinación entre una connotación oral-sádica y una connotación anal-sádica. Se diría que el dragón demuestra que se puede continuar a funcionar de manera principalmente oral y mantener la simbiosis después de haber adquirido todos los atributos de la analidad.

Desde esta perspectiva se puede leer el texto del Apocalipsis de modo psicoanalítico como la expresión de la reacción del niño a la catástrofe de la pérdida de la simbiosis. Este niño estaría representado a través de la metonimia por un dragón, furioso ante la fatalidad de la separación de la madre embarazada de « un hermanito ».

La serpiente del Génesis. En el jardín del Eden, reino maravilloso de la oralidad receptiva, en el momento en el que llega la serpiente (en el momento en el que las heces llegan al universo del niño y de sus padres como un objeto particularmente investido) ésta ofrece un fruto, es decir, la posibilidad de volver a la bienaventurada oralidad receptiva.

En esta lectura el fruto prohibido aparece no como el objeto de una progresión prematura, sino como el de una regresión prohibida, imposible. Comer el fruto equivaldría no tener que adquirir las categorías del bien y del mal, quedarse en la pre-ambivalencia (K. Abraham) y no estar expuesto a las sanciones.

La tentación de Eva parece traducir una tentación corriente y natural de toda madre : la de seguir mas allá de lo necesario en una relación simbiótica con su hijo, tentación mantenida por la serpiente-hijo cuando el niño se va acercando al estadio anal.

La anoréxica-bulímica como niño-dragón. Estas consideraciones están ilustradas por la forma tan extraña que toman los trastornos de la

alimentación. Así la anoréxica-bulímica hace funcionar su boca como un ano. La retención (del hambre en la anorexia), el llenarse y la expulsión (bulimia) son actividades eminentemente anales puestas en juego en la zona oral. De hecho los trastornos de la alimentación expresan el rechazo de permitir a la zona erógena de desplazarse de la boca al ano, porque ese desplazamiento se vive como una pérdida catastrófica de la simbiosis.

Si nos referimos a la preponderancia claramente femenina de estos trastornos, podemos buscar el origen en la identificación de la madre con la hija, lo que puede favorecer una actitud spureprotectora, un mantenimiento prolongado de la relación simbiótica.

Todo esto puede llevarnos a la conclusión de que el niño-serpiente del Génesis sería más bien una niña, y que la serpiente era hembra.

Curiosamente es así en efecto como se representa a menudo esta figura, e incluso encontramos la serpiente del Génesis figurada como un niño con alas y una cola de serpiente.

AIEMPR Groupe Suisse

Olivier Revaz

II SESSO DEL SERPENTE

Riassunto

L'analisi psicoanalitica dei possibili connotati della figura del drago dell'Apocalisse e del serpente della Genesi mette in evidenza alcuni elementi che si ritrovano nei disordini alimentari, e questo apre la discussione sulla prevalenza femminile di questi disordini, e, di rimando, sull'identità sessuale dei protagonisti di questi testi.

Il drago dell'Apocalisse. Questa figura (come d'altronde anche il serpente) é una combinazione di connotati sadico-orali e sadico-anali. Tutto accade allora come se il drago dimostrasse che si può continuare a funzionare in modo principalmente orale e mantenere la simbiosi dopo aver acquisito tutti gli attributi dell'analità.

Secondo questa prospettiva, il testo dell'Apocalisse si può comprendere psicoanaliticamente come l'espressione della reazione del bambino davanti alla catastrofe della perdita della simbiosi.. Questo bambino sarebbe allora rappresentato, come metonimia, sotto forma di un drago furioso dinanzi alla fatalità della separazione dalla madre incinta di un "fratello piccolo".

Il serpente della Genesi. Nel giardino dell'Eden, regno meraviglioso dell'oralità ricettiva, quando il serpente arriva (quando le feci arrivano nell'universo del bambino e dei genitori come oggetto d'investimento particolare), offre un frutto, cioè la possibilità di ritornare alla felice oralità ricettiva.

In questa lettura il frutto proibito appare non come l'oggetto di una progressione prematura, ma come quello di una regressione proibita, impossibile. Mangiare il frutto significherebbe non essere più obbligati ad acquisire le categorie del bene e del male, restare nella pre-ambivalenza (K. Abraham) e non essere esposti a sanzioni.

La tentazione di Eva sembra allora tradurre la tentazione molto frequente e naturale di ogni madre, quella di rimanere più del necessario in un rapporto simbiotico con il figlio, tentazione mantenuta dal figlio-serpente, bambino arrivato alle soglie dello stadio anale.

L'anoressica-bulimica come bimbo-drago. Queste considerazioni si evidenziano nella strana forma che prendono i disordini alimentari. Infatti, l'anoressica-bulimica fa funzionare la bocca come un ano. La ritenzione (della fame nell'anoressica), l'ingurgitare e l'espellere (nella bulimica) sono attività eminentemente anali, messe in gioco nella regione orale. Dunque i disordini alimentari esprimerebbero il rifiuto di lasciare la zona erogena organizzatrice spostarsi dalla bocca all'ano, perché questo trasferimento è vissuto come perdita catastrofica della simbiosi.

Se ci si riferisce alla netta preponderanza femminile di questi disordini, se ne può cercare l'origine nell'identificazione della madre alla figlia, che può favorire un'attitudine di superprotezione e un mantenimento prolungato della relazione simbiotica.

Tutto questo per giungere alla conclusione che il bimbo-serpente della Genesi sarebbe piuttosto una bimba e che il serpente è dunque femmina.

Curiosamente, è proprio così che spesso è rappresentata questa figura, e si può trovare persino il serpente della Genesi raffigurato come un bambino con ali e coda di serpente.

© AIEMPR.org